

Une première descente en Italie : [suite]

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 36

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211497>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 4 septembre 1915 : Une première descente en Italie (suite). (V. F.). — La valse (Vigée). — Les deux patries. — Duè ganadoises (David dao Teliet). — La clé des proverbes. — La cloche (Jean Destrelles). — On est d'ici (J. M.). — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

III

ALLER dans le Midi pendant la canicule ?
Quelle drôle d'idée !

Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette exclamation ! Certes, visiter par 30 degrés au-dessus de 0 des villes au pavé brûlant, est une jouissance relative. Mais il n'y a pas que des villes au sud des Alpes. En débouchant de la gorge de Ponte Brolla, comme on débouche sur Lavaux par le tunnel de La Cornallaz, s'offraient à nous, dans l'éblouissement inattendu d'un paysage tout de lumière, des bourgades de pêcheurs où les cyprès et les berceaux de vigne dans les cours faisaient de fraîches oasis d'ombre.

Nous soupions dans une de ces cours à la verte tonnelle, à Brissago, par un soir d'orage. Près de nous s'alignaient contre le mur une douzaine d'énigmatiques ballots. C'étaient, soigneusement cousus dans de la toile d'emballage, des plots d'un mètre de haut sur trente à quarante centimètres de côté, et à chacun desquels était fixée une paire de fortes bretelles. La curiosité nous les fit palper : ils sentaient le tabac. En face de nous, dans une salle à manger, dont la porte sur la cour était grande ouverte, des hommes jeunes et solidement bâtis, en manches de chemise, faisaient honneur à un repas en gaillards qui ont un bel appétit et la conscience à l'aise. De temps en temps, l'un ou l'autre s'avançait sur le seuil, et, tout en ayant l'air de compter les ballots, nous jetait un coup d'œil soupçonneux. Mais ce manège prit fin, lorsque l'aubergiste leur eut chuchoté en souriant quelques mots où nous devinâmes qu'il était question de notre présence. Un peu plus tard, après une dernière rasade et comme tombaient de grosses gouttes de pluie et que sur les monts le tonnerre grondait, tous ces hommes entrèrent dans la cour, chargèrent les longs paquets sur leur dos et s'éloignèrent à la queue leu leu, du pas souple et allongé des montagnards. A la rue, des femmes et des enfants les saluaient en leur souhaitant bonne chance. C'était, au sud de tout le village et à deux kilomètres à peine de la douane italienne, le départ d'une expédition de contrebandiers. Chacun d'eux emportait trente kilos de tabac. Grimant toute la nuit par des rochers connus d'eux seuls, ils allaient passer en Italie à la faveur des ténèbres et de la tempête. Nous apprîmes par notre hôte qu'ils nous avaient pris pour des mouchards au service de la gabelle royale et que ce fut lui qui les rassura.

La contrebande, dans ces régions, fleurit comme sous les châtaigniers fleurissent les cycla-

mens. Pour toute une partie du peuple italien de la frontière, c'est une institution quasi sacrée, menacée perpétuellement, hélas ! par le « rebut du genre humain », comme ils disent. Il est de fait que, sur ces rives, les douaniers sont cordialement détestés. Pour notre part, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre d'eux : à bord du vapeur qui nous emmenait à Pallanza, ils fouillèrent consciencieusement nos sacs de touristes, mirent notre linge sens dessus dessous et se firent ouvrir jusqu'à nos petits rouleaux de conserves de potages, afin de s'assurer qu'ils ne recelaient ni montres, ni sucre, ni tabac ou chocolat ; tout cela avec une élégance de gestes que nous ne pouvions nous empêcher d'admirer.

Mais nous admitions bien autrement le panorama qui se déroulait devant nos yeux. Comme nous pûmes nous en rendre compte au cours de nouveaux voyages, le Verbano ou le lac Majeur est celui d'entre les lacs du nord de l'Italie qui rappelle le mieux le Léman.

Sans doute, plus vif est le coloris de ses villas et petites villes ; mais ses eaux ont le même bleu tendre que les nôtres, et entre elles et la silhouette de ses montagnes il y a cette même douce harmonie qui rend si parfaite la beauté de notre paysage lacustre et qui a fait dire à Eugène Rambert, dans le *Vieux Léman*, avant qu'il eût contemplé le Verbano à Pallanza :

Je n'ai rien vu qui te ressemble,
Rien qui soit beau de ta beauté,
Qui mêle ainsi, qui fonde ensemble
La douceur et la majesté.

A Pallanza, le hasard nous fit rencontrer un aimable homme, enfant de ces lieux, fixé depuis longtemps à Moudon et qui, chaque été, venait revoir la terre natale et caresser de ces flacons ventrus, à la robe de paille et au long col. Introduits par lui chez des parents, nous dûmes nous livrer à une étude comparative sur les mérites du Barolo, du Barbera, de la Freisa, du Nebiolo, du Grignolino, du Chianti, de l'Asti spumante, de certains crus de la Valtellina, tels que le Sasella, le Grumello et l'Inferno.

Comme bien on pense, ce dangereux examen réclama plus d'une séance et nous laissa perplexes. Il y a de très bons vins italiens, mais beaucoup ont quelque chose de sirupeux auquel le palais d'un Vaudois est réfractaire. Pour notre compte, nous nous accommodons mieux du léger vin du crû qu'on appelle le *vino salato* (vin salé) et qui ne vous laisse pas à la gorge un goût de fruit confit.

Ne médisons cependant pas du chianti authentique. Nous eûmes l'occasion, à plus d'une reprise, d'en tâter entre Pallanza et Macugnaga, au pied du Mont-Rose. Car c'est par les Alpes que nous regagnâmes nos pénates, après avoir flâné tout autour du lac Majeur. En ce temps-là, la voie ferrée du Simplon étant loin d'être posée, on se rendait dans la vallée d'Ossola au moyen de voitures, qui soulevaient d'épais nuages de poussière. Des gamins, nu-pieds, couraient et se chamaillaient dans ces tourbillons, pour ramasser les sous de cuivre jetés par les voyageurs. On roulait ainsi jusqu'à Ornavasso,

station du chemin de fer Domo d'Ossola-Arona. Quelle bonne chaleur dans cette plaine, le long de la Tosa ou Toce ! Jadis, sur la route poussiéreuse que nous suivions, passaient les diligences du Simplon, conduites par des postillons suisses. L'un de ceux-ci, M. Serex, mort à Lausanne il y a deux ou trois ans, fit longtemps ce service. Nous nous souvenons l'avoir entendu parler avec bonheur de ce pays, où selon lui il n'y avait pas de voleurs et où le vin ne coûtait que quelques sous le litre.

(A suivre)

V. F.

LA VALSE

L'orchestre enfin soupire une molle cadence. On attendait la valse, et la valse commence, Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux ; La scène va changer. En marchant deux à deux, Lentement du parquet on mesure l'espace ; Mais, déployant soudain sa souplesse et sa grâce, Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour à tour, De vingt cercles pressés on décrit le contour. La beauté, que dès lors le plaisir environne, Au bras qui la soutient mollement s'abandonne ; Une tendre langueur se répand sur ses traits, Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits ; Sa bouche, de l'amour semble aspirer les flammes, Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes. Je n'ai pas leur secret, mais dans mon jeune temps, Je pense que par goût j'aurais valsé longtemps.

VIGÉE.

Trois beaucoup et trois peu font la perte de l'homme : beaucoup parler et peu savoir, beaucoup dépenser et peu avoir, beaucoup présumer et peu valoir.

Vieux pot, bonne soupe.

LES DEUX PATRIES

On a bien souvent discuté patriotisme, en Suisse, surtout depuis la guerre et les malentendus que la divergence des races et des sympathies a provoqués entre nous. Peu à peu, cependant, ces malentendus se dissipent ; nous nous ressaisissons et le sentiment national reprend le dessus. Des sociétés se sont fondées dans le dessein louable d'affermir, en le caractérisant mieux, ce sentiment national suisse, si particulier, en raison de la composition très particulière, elle aussi, de notre pays.

Un étranger, un Français, qui a longtemps habité la Suisse — le canton de Vaud — qui en avait admirablement compris les institutions démocratiques, et apprécié les attraits naturels, Emile Javelle, nous donne, dans une belle page sur Salanfe (Valais),¹ qui nous retombe sous les yeux, une éloquente leçon de patriotisme.

« Salanfe est un site qu'il faut comprendre, mais rien aussi n'est plus facile pour qui aime la nature. Il se peut qu'à une première et rapide visite la poésie en échappe ; mais si l'on y revient, si l'on s'y repose une heure au bord des limpides ruisseaux, alors que la plaine est solitaire et les

¹ Emile Javelle. — *Souvenirs d'un alpiniste*. Payot et Cie, éditeurs, Lausanne.